



Conférence donnée au cours de la session 2012 des Semaines sociales de France, "Hommes et femmes, la nouvelle donne"

Conjugalité et vie familiale

**Florence et Marc de Leyritz
Jean-Philippe Pierron**

Florence et Marc de Leyritz*

Marc de Leyritz :

Nous sommes intimidés par cet auditoire, par sa taille, sa qualité, et surtout par le thème lui-même. Comparativement à certains d'entre vous, nous sommes un jeune couple, puisque, parents de 5 enfants de 2 à 16 ans, nous nous sommes mariés il y a seulement 18 ans. Nous ne venons donc pas ici donner des leçons, mais échanger et recevoir. Le sujet des enfants nous préoccupe sans cesse. Lorsque nous pensons à ce qui est important pour leur avenir – leurs amitiés, leur affectivité, leur vie amoureuse, leur santé, leur foi –, nous savons bien que nous n'avons, nous parents, qu'une influence réduite. C'est donc le lieu par excellence où se remettre à la grâce de Dieu. Dans le même temps, nous portons cette responsabilité de parents constamment, complètement et tout au long de notre vie.

Je vais vous raconter une histoire qui en témoigne. Un rabbin reçoit un vieux couple. Âgés de 95 et 97 ans, n'arrêtant pas de se disputer, ils viennent le voir pour divorcer. Le rabbin essaye de les en dissuader. À un moment, il leur dit : "Si vous vouliez vraiment divorcer, pourquoi le faites-vous maintenant seulement ?" Et la dame lui rétorque : "Mais Monsieur le Rabbin, on attendait que les enfants soient morts." Cette histoire montre que le couple porte davantage que lui-même. Nous portons beaucoup plus.

Annabel Desgrées du Loû : Vous avez été le premier couple invité dans un synode. Pendant trois semaines, vous vous êtes retrouvés avec le Pape au Vatican. Comment avez-vous vécu cette aventure ?*

Florence de Leyritz :

Nous étions une quinzaine de laïcs, dont des Focolari parmi lesquels Maria Voce, ici présente. Nous avons travaillé avec le Pape et 260 évêques et cardinaux.

Comme chaque intervenant, nous avons disposé de 4'30'' à nous deux pour nous exprimer, ce qui a supposé un certain nombre de répétitions. Beaucoup d'évêques sont venus discuter avec nous après notre intervention. Ils avaient remarqué que nous avions respecté une stricte parité dans notre temps de parole. Ce détail montre que la question de la parité est un sujet important pour tous. Y compris dans l'Église. Vivre ce synode était un cadeau extraordinaire. Symboliquement d'abord : le synode a montré que le couple et la famille sont un acteur essentiel pour annoncer l'Évangile.

* Florence et Marc de Leyritz sont fondateurs des parcours Alpha en France.

* Annabel Desgrées du Loû, membre du Conseil des Semaines sociales, présidait la séance

À titre personnel, nous sommes convaincus que le potentiel des couples qui, ensemble, s'impliquent pour la société et dans le monde caritatif, est immense. Cela remet le couple au centre de la vie chrétienne. Et cela nous motive à aller de l'avant dans l'aventure des parcours Alpha et Alpha Couple.

Marc de Leyritz :

Depuis 15 ans que nous sommes en France, nous avons développé ces parcours Alpha, qui sont une présentation sous forme "gastronomique" de la foi chrétienne, une réflexion ouverte à tous sur le sens de la vie, sur Dieu. En parallèle, nous avons créé des parcours dédiés aux couples, qu'ils soient mariés ou pas, chrétiens ou non et sans distinction d'âge. Nous aimerions ici réfléchir avec vous, à partir de ces milliers d'histoires humaines. Nous souhaiterions aussi vous livrer quelques réflexions sur cette question essentielle : y a-t-il des constantes qui font qu'un couple dure, grandit, se maintient et fructifie ? Nous avons tous la tristesse immense d'être témoins de ruptures autour de nous.

Le fait d'être chrétien permet-il de faire mieux de ce point de vue ?

Nous aimons à penser que oui, même s'il n'y a là rien d'automatique. Dans nos pays développés, les statistiques des ruptures, des divorces, sont sensiblement les mêmes que l'on soit chrétien ou non. Comme si le fait d'avoir la foi ne faisait aucune différence.

Cette constatation nous appelle à nous interroger. Pour ce faire nous vous proposons deux voies de réflexion : d'une part, comment regarder le couple humain, quel cadre de référence pour l'appréhender dans sa justesse et dans son authenticité ?

D'autre part, comment créer un milieu nourricier dans lequel les couples puissent grandir ?

Le cadre que nous avons développé pour Alpha Couple, c'est le voyage. Mais contrairement à l'époque où l'espérance de vie tournait autour de 45 ans, ce voyage conjugal ne dure plus 20 ans. Il est beaucoup plus long, deux ou trois fois plus long parfois.

Florence de Leyritz :

En effet avec l'allongement de l'espérance de vie, ce voyage implique que l'on devienne très habile en navigation. Le philosophe allemand Romano Guardini¹, ce prêtre qui fut un des maîtres à penser de Benoît XVI a écrit un très beau livre sur "les âges de la vie" ; il montre que nous passons de phase en phase à travers des périodes de crise. La crise est un moment que l'on traverse. Elle touche les émotions, elle touche parfois le corps qui change et se développe ou au contraire perd son autonomie ; elle affecte aussi la façon dont nous voyons le monde, notre spiritualité ; on passe ainsi, selon Guardini, d'une grande étape de notre vie à une autre, à travers ces périodes de crises. Il faut apprendre à naviguer car si on traverse ces crises en faisant des choix opportuns, on grandit en maturité. Si on les traverse moins bien, on revisite à chaque fois la crise précédente. C'est pour cela qu'on devient de plus en plus sensible. À chaque fois qu'on vit une de ces crises de croissance, si on repasse par des crises précédentes plus ou moins bien négociées, on est de plus en plus fragile. C'est pourquoi la fameuse "crise des limites" ou "crise de milieu de vie" est souvent un moment où beaucoup de choses s'effondrent. On revisite notre crise d'adolescence plus ou moins bien vécue.

Cette notion de crise est vraie au niveau individuel. Elle ne l'est pas moins au sein du couple. En couple, je vis ces étapes avec mon conjoint.

Or, on ne traverse pas forcément la même crise au même moment, ni au même âge ; nos enfants eux-mêmes se situent à d'autres étapes.

Nos parents ont aussi leurs propres crises, ils sont au stade des crises qui mènent vers la vieillesse, vers la sagesse. Il faut donc réussir à combiner dans le couple un véritable "art de la crise".

Grâce aux recherches du psychiatre Boris Cyrulnik, on parle beaucoup de résilience aujourd'hui. Il y a la résilience personnelle, mais il existe aussi une résilience à travailler dans le couple et la famille. Pour expliciter ce concept de crise, nous avons développé dans les parcours Alpha Couple, la notion de "saisons". Notre couple voyage au gré des saisons. Les rythmes changent,

¹ Théologien catholique allemand, philosophe de la religion (1885-1968). *Les âges de la vie*, trad. par Geneviève Bousquet, Paris, Cerf, 1956.

les besoins se modifient, les attentes s'infléchissent. Cela nous amène à évoquer une autre idée, celle des différents rôles au sein du couple. On a pu se choisir et choisir de s'engager l'un vis-à-vis de l'autre selon des rôles particuliers : "Tu me rassures, tu m'encourages, tu me stimules."

Mais la vie change, des choses changent, nos personnalités évoluent et ces rôles peuvent être bousculés. Vais-je être à l'aise si mon conjoint change de rôle ? S'il n'est plus l'encourageur mais celui qui a besoin d'être encouragé, parce qu'il a perdu son travail, parce qu'une maladie le fragilise. Si le rôle de mon conjoint change, comment moi-même puis-je amender mon propre rôle, l'adapter ?

Ce sujet est volontiers abordé dans la vie des organisations, mais on y pense rarement dans le couple. Il faut alors se poser cette question : "Et toi, qu'attends-tu de moi ? Que puis-je te donner aujourd'hui ?" Peu de lieux de recul existent pour les couples. Dans Alpha Couple, la simple vertu de proposer un temps où l'on est en tête à tête avec son conjoint, autour d'une table joliment mise, permet de se poser la question de savoir dans quelle saison de la vie on se trouve. "Dans quel âge de la vie es-tu ?" "Et moi ? Quel est ton besoin vis-à-vis de moi ?" Compte tenu des rythmes auxquels nous sommes soumis dans la vie actuelle, où nous évoluons dans un environnement incertain, complexe et rapide, nous avons peu de temps pour nous poser de telles questions. Les psychologues affirment que chaque personne se renouvelle tous les sept ans... il paraît que ce serait aussi le rythme du renouvellement cellulaire. Donc si chaque individu se renouvelle tous les sept ans, il faut comprendre ce que cela implique comme rééquilibrages dans le couple et comment s'instaurent de nouveaux rôles.

Marc de Leyritz :

Nous sommes animés par la conviction qu'il est fondamental pour tout couple, indépendamment de toute considération de foi, de trouver un lieu, où, ensemble, de manière régulière, il peut réévaluer où il en est et comment la physionomie de son couple a évolué au fil de ce voyage.

Ce lieu, ce sont notamment les soirées Alpha-Couple.

Il s'agit de dîners en couple, il n'y a jamais de partage de groupe. Sur ces sept soirées, sept grands thèmes sont abordés, pour regarder en profondeur, du point de vue de la femme et de l'homme, la façon dont les choses se passent.

Les thèmes sont les suivants :

Prendre soin de l'autre, pas si simple ! Communiquer en couple, tout un art. Les conflits, ça se dépasse ! Se réconcilier en couple. Histoires de famille, pas neutre dans le couple. Une sexualité en couple, ça se travaille. Le langage de l'amour, ça s'apprend. Concrètement, une forme de sagesse humaine assise sur une anthropologie chrétienne permet à travers des exposés très brefs, d'une dizaine de minutes, de lancer la discussion puis, grâce à des exercices en couple, d'aller creuser le sujet.

Prenons l'exemple de la soirée consacrée aux conflits ("Les conflits, ça se dépasse !"). L'exposé est tout simple, il part de la notion que le conflit ne pourrit pas la relation. Le conflit n'est pas *dans* le couple, c'est une situation *devant* le couple, que ce dernier doit résoudre. On invite chacun à réfléchir à ce qu'il est. Nous avons esquissé deux profils-types : le rhinocéros, qui, dès qu'un conflit s'annonce, fonce dans le tas (dans son conjoint), et le hérisson, qui se met en boule, résiste en silence tous piquants dehors. Selon qu'on est rhinocéros ou hérisson et selon que le couple est hérisson-rhinocéros, rhinocéros- rhinocéros, ou hérisson-hérisson, la dynamique des conflits sera très différente. Ensuite le couple, assis à table, va prendre l'anatomie d'un conflit récent, le décortiquer et comprendre le caractère éminemment répétitif de ce conflit. Il apprend ainsi à apprivoiser la crise et à la vivre plus paisiblement.

Alpha couple est une bonne méthode. Il y en a d'autres. Toutes fonctionnent sur le principe qu'il est nécessaire de prendre du temps pour regarder ces sujets-clefs et les travailler dans une perspective complémentaire. Nous nous sommes rendu compte que les hommes et les femmes ne sont pas toujours attirés par les mêmes thèmes. Par exemple, la soirée "good sex" intéresse plus les hommes, celle sur les cadeaux ("Prendre soin de l'autre") intéresse plus les femmes !

L'important est que l'on puisse parler de l'un et de l'autre, d'une façon qui fait sens pour chacun.

Florence de Leyritz :

Précisément revenons sur la soirée "Prendre soin de l'autre, pas si simple." Elle repose sur l'idée que dans le couple, le "service" de l'autre est essentiel. On apprend à se poser la question : "En quoi puis-je te servir, comment ai-je envie de te soutenir cette année ?" Ce sont des questions que, spontanément, on se pose assez peu. Nous proposons un petit exercice : vous faites la liste de 12 choses que vous avez réalisées récemment pour faire plaisir à votre conjoint, le soutenir et le servir. Ce n'est pas toujours facile ! Souvent les femmes les trouvent plus vite ! Autre exercice très instructif : lister les choses dont je "sais", ou du moins dont je pense, qu'elles vont plaire à celle ou celui qui partage ma vie. Quand on compare les listes, on note des écarts importants entre ce que je crois devoir faire pour encourager mon conjoint et sa vérité à lui, son attente authentique sur ce sujet.

Marc de Leyritz :

Ce voyage est un apprentissage de l'art d'aimer.

Je me rappelle une discussion que j'avais eue, il y a quelques années, avec une jeune collègue. Ancienne athlète, elle travaillait désormais dans la vie des affaires. Sa vie matrimoniale n'avait pas été facile, avec trois enfants de papas différents. Elle venait elle-même d'un milieu assez brisé. Elle se méfiait des chrétiens parce qu'elle avait peur qu'on veuille lui imposer la foi. Un jour, alors que je lui expliquais notre expérience des parcours Alpha, elle m'a répondu : "C'est incroyable ! À l'école on m'a appris la philosophie, les mathématiques, l'histoire-géographie, mais personne ne m'a jamais appris à aimer." Cette phrase me porte.

Nous sommes dans une société dans laquelle beaucoup de jeunes pourraient dire la même chose : "Personne ne m'a jamais appris à aimer." Il est important, en tant que chrétien, de réfléchir à la manière de créer des écoles de l'art d'aimer, pour apprendre aux jeunes ce qu'est l'amour. Nos communautés chrétiennes devraient devenir des écoles où l'on apprend l'art d'aimer.

Venons-en maintenant à la seconde partie de notre réflexion. Une fois qu'on a développé cette notion de voyage, on appréhende mieux ce qu'est le couple, ce que je nommerais le "contenu".

Mais comment créer un milieu nourricier pour le couple, comment apprendre à ceux qui le désirent, sans rien leur vendre, l'art d'aimer.

Si vous voulez élever des grenouilles exotiques, ce qui a longtemps été ma passion, il faut un milieu favorable, un terrarium avec le bon degré d'humidité, le bon humus, des plantes adaptées. C'est notre responsabilité de chrétiens de créer des milieux porteurs dans lesquels on puisse vraiment apprendre à aimer. Il ne s'agit pas de donner une morale, de surveiller ce que font les gens, mais vraiment d'apprendre à aimer. Rien ne vaut une histoire pour le comprendre. C'est une maman dont le fils Michel, âgé de 25 ans, cohabite avec une certaine Julie, ravissante au demeurant. La maman a des principes, elle s'inquiète de cette vie commune. Son fils lui répond : "On est seulement colocataires ; c'est uniquement pour des raisons financières que nous nous sommes installés ensemble dans cet appartement..." Après un dîner où ils ont invité la maman, Michel et Julie constatent que la louche a disparu. Impossible de la retrouver. Michel en fait part à sa mère : "Je ne dis pas que tu as pris la louche mais, depuis ton départ, on ne la trouve plus." Et sa mère de lui rétorquer : "Je ne dis pas que tu couches avec Julie, mais si Julie dormait dans son lit, vous auriez trouvé la louche."

Vous avez compris le message que véhicule cette histoire : une Église qui juge, une Église qui s'intéresse de trop près à l'intimité des couples, c'est une image de l'Église dont on n'a plus envie.

Au contraire, ce qu'on essaye de tracer maintenant, c'est l'image d'une communauté chrétienne dans laquelle ces sujets peuvent être vécus de façon sereine, une Église qui chemine avec "tout homme" pour reprendre l'expression du prologue de saint Jean, pour l'aider à découvrir la beauté de l'existence et à en découvrir les joies et les peines.

Florence de Leyritz :

Je voudrais revenir sur un enseignement important de cette histoire de "louche" : la société perçoit le message de l'Église sur l'amour humain d'abord comme un message de condamnation et de morale. Même si nous n'avons pas conscience de le présenter comme tel, c'est ainsi qu'il est reçu.

Depuis 15 ans, nous nous sommes forgé une conviction : ce qui importe avant tout, c'est une rencontre personnelle avec le Christ, proposée et vécue dans la communauté chrétienne. Une fois qu'une personne est en lien avec le Christ et portée par une communauté chrétienne, il lui devient possible de vivre une vie de disciple qui la configure progressivement au Christ. Or, souvent, on met d'abord la vie morale en avant, les comportements, spécialement en matière sexuelle ou conjugale. Si l'Église cesse d'accueillir ceux qui sont pécheurs, il n'y aura bientôt plus grand monde ! Or notre pastorale, spécialement en matière d'accès aux sacrements, est vécue par beaucoup de nos contemporains comme empreinte de jugement et d'exclusion. Quand des personnes suivent un parcours Alpha, dans sa version classique, ils font l'expérience d'une bienveillance inconditionnelle, d'une acceptation inconditionnelle de ce qu'ils sont et nouent des relations à un niveau de profondeur que peu ont vécu.

C'est d'abord un sentiment d'appartenance qui se crée : le sentiment d'entrer dans une vie de foi, dans une adhésion, ce qui va permettre ensuite de devenir disciple, d'adapter ses comportements.

Ma rencontre avec Dieu, c'est elle qui va me transformer : qu'est-ce que cela change pour moi, comment cela modifie-t-il ma relation à l'argent, ma relation aux autres, ma vie sexuelle, l'utilisation de mon temps, mes ambitions ?

Marc de Leyritz :

Pour préciser ce sujet, je voudrais ajouter que nous vivons dans une période formidable de la vie de l'Église. La division entre les chrétiens s'estompe enfin. Je ne parle pas seulement de la division entre les différentes confessions chrétiennes qui se rapprochent, qui sont en train de converger de façon très belle, comme on l'a bien vu au synode. Je pense aux catholiques eux-mêmes. Aux catholiques français en particulier, si longtemps frappés par une malédiction : il fallait choisir entre prier et se lancer dans l'action sociale, entre être catho de gauche ou catho de droite. On voit une réunification. Et cette réunification passe par une vie chrétienne plus complète. Deux textes sont très importants : Matthieu 22 et 28. Ils nous rappellent les deux grands commandements de Jésus : "Tu aimeras le Seigneur de tout ton cœur, de toute ton âme, et de toute ta pensée. (...) Tu aimeras ton prochain comme toi-même." Et le deuxième, c'est le commandement final de Jésus : "Allez. De toutes les nations, faites des disciples. Baptisez-les au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Et enseignez-leur à garder tout ce que je vous ai prescrit. Et voici, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde."

Dans ces deux commandements, vous avez les cinq dimensions de la vie chrétienne. Voyons-les ensemble.

Il s'agit de la prière, du service de l'autre (charité), de l'intégration amicale dans une communauté, de la croissance dans une vie de disciple et enfin de l'enseignement qui me fait grandir. Ce sont les cinq fondamentaux, les cinq essentiels. Lorsqu'un chrétien les vit dans sa vie, lorsqu'une communauté vit ces cinq dimensions, il y a un terreau, une richesse, une fécondité, extraordinaires. Apprenons donc à devenir des chrétiens complets, des chrétiens équilibrés. J'ai longtemps été un chrétien sur une jambe, j'ai appris à marcher sur la deuxième. Quand ces cinq dimensions sont en vous, à ce moment-là, vous vous transformez en profondeur. Ainsi transformé vous pouvez recevoir, vous pouvez donner. Renforcée dans ces cinq dimensions-là, la communauté chrétienne devient un milieu nourricier fertile, elle peut alors soutenir des gens très difficiles à porter, des gens cassés, très abîmés, en grande difficulté.

En conclusion, je terminerai par deux conseils. Cassons la division entre les chrétiens, apprenons chacun à devenir des chrétiens plus unifiés. Regardons dans notre vie : la prière est-elle plus importante que le service ou inversement ? Ni l'un, ni l'autre. Service, prière, les deux sont essentiels.

Florence de Leyritz :

Le second conseil est un appel brûlant à vous engager au service des couples et des familles. Nous sommes frappés de constater qu'on trouve dans l'Église des bénévoles pour l'action caritative ou pour l'annonce de l'Évangile. Mais pour soutenir les couples et les familles, on rencontre les plus grandes difficultés à recruter des volontaires, des donateurs. Or, pour la

transmission de la foi et la lutte contre la pauvreté, le fait que les enfants puissent grandir ensemble avec leurs deux parents n'est-il pas fondamental ? Ne faut-il pas tout faire pour soutenir les couples, les familles ?

En allant chercher mon petit garçon à la maternelle, j'ai demandé à une maîtresse qui est à la veille de partir en retraite : "Quels changements avez-vous observés sur 30 ans de vie professionnelle ?" Elle m'a répondu : "Aujourd'hui, 35 % des enfants en maternelle vivent la séparation de leurs parents." Nous, nous voudrions créer un écosystème pour les familles, pour leur épanouissement. C'est une nécessité brûlante.

Marc de Leyritz :

Imaginons : si nous arrivons tous à redevenir des chrétiens unifiés, complets, tout changera. La vie familiale en France, c'est Verdun ! Et ce ne sont pas les propositions actuelles de loi qui en sont responsables.

Le terrain français de la vie familiale est d'ores et déjà un massacre épouvantable. Imaginons un lieu où les chrétiens unifiés, en eux-mêmes et entre eux, se porteraient au secours de la vie familiale ; imaginons des lieux, partout, où tout jeune qui pense à s'engager pourrait trouver des personnes qui l'aideraient à réfléchir à cet engagement ; des lieux où l'on pourrait faire les sept petites soirées qui aident les couples à tenir sur la durée ! Imaginez !

Nous sommes en train de lancer des parcours pour les parents. Imaginez que chaque parent puisse être aidé à réfléchir au fait d'être parent. Sans signer, sans avoir de carte d'adhérent. Si on fait ce travail de conversion pour nous-mêmes, de conversion de nos communautés, alors la vie familiale reflourira dans ce pays, et la foi avec elle.

Jean-Philippe Pierron*

Je voudrais commencer par une question : pourquoi l'Église s'occupe-t-elle des questions de famille et de couple, et plus largement de la différence hommes/femmes ?

Avant de demander comment l'Église regarde le couple, on doit se demander en quoi cela la regarde. L'Évangile n'est pas une sociologie du couple et de la famille pas plus qu'il n'est un programme politique ; mais l'Église, tant bien que mal, est la tentative de traduire la brûlure vivante de l'Évangile dans l'histoire et dans un projet de société. Quand on pose la question : de quoi nos familles, nos couples, les hommes et les femmes de ce temps dans leurs différences ont-ils soif, on se situe alors au point nodal où l'Église articule la Bonne Nouvelle de l'Évangile avec l'Histoire. Et bien sûr c'est là que s'entendent des dissonances. Cette tension du Dogme et de l'Histoire, l'Évangile de la Samaritaine qui cherche "une eau pour qu'elle n'ait plus jamais soif", (Jn, 4, 15) la fait apparaître de manière très sensible : elle s'installe entre les habitudes de venir puiser au puits de Jacob et la rencontre du Christ qui nous invite à rechercher une eau vive pour trouver la Vie dans sa vie.

Une fois cela constaté, on peut formuler une hypothèse : face à la différence hommes/femmes et à la nouvelle donne de notre temps, avant de moraliser et de politiser, il convient d'abord d'écouter, et ensuite de célébrer ce qui s'y donne. Disant cela, on est alors conduit à faire un premier constat, qui est un constat terrible. Il est plus facile de manifester au nom de l'Évangile que de manifester l'Évangile. L'Église pourrait avoir tendance à moins écouter les soifs de nos contemporains qu'à consolider les puits que, dans l'histoire, elle a contribué à élaborer pour leur donner à boire – l'*éthos*, les mœurs de la bonne famille, la famille dite chrétienne, les institutions d'une éthique de la conjugalité focalisée sur les questions de la transmission, l'organisation d'une institution ecclésiale éminemment centrée sur le genre masculin. Bref, autant de puits dont on pourrait sonder encore le pouvoir fécondant ou désaltérant et qui souvent s'épuisent. Je reprendrai ici une formule de René Char : "Nous hantons des margelles dont on a ôté les puits." Mais alors quelle soif taraude les Samaritains d'aujourd'hui, quelles sont nos Samaries, quelle source nous hante ?

* Jean-Philippe Pierron est philosophe.

Autre manière de le dire : nous sommes aujourd'hui en post-chrétienté. La Bonne Nouvelle que porte le christianisme comme un souffle créateur qui ne cesse de dire à chacun, à chacune, "tu es appelé par ton nom à choisir la vie dans ta vie" est annoncée dans des catégories métaphysiques et sociales décalées, vieilles, par rapport au monde de ce temps. La famille chrétienne, le couple chrétien sont des expressions qui supposent qu'existeraient des formes définitives d'organisation de la relation, prioritaires eu égard aux manières chrétiennes de vivre la différence hommes/femmes, le couple, la famille. Or à la soif de s'humaniser de nos contemporains qui tentent de repenser la différence hommes/femmes (égalité au travail, moeurs familiales, identification de la part de construction sociale et culturelle qui a produit une domination masculine, métamorphoses du familial dans le démariage, etc.), nous avons parfois l'impression que l'Église croit avoir définitivement et par avance tout dit. Elle en aurait formulé l'Alpha et l'Omega ; elle aurait déjà les réponses à des questions qu'elle ne prend peut-être pas toujours le temps d'entendre dans leur formulation nouvelle.

D'autre part, nous constatons, ne serait-ce que par les agitations et discussions publiques que cela engage aujourd'hui, une attente extrêmement grande pour habiter, célébrer et vivre cette différence hommes/femmes.

Le couple et la famille, fût-elle recomposée, demeurent le lieu et le temps d'une attente inédite de reconnaissance. Nous savons que la famille et le couple dans la famille ne sont pas qu'un lieu involontaire qu'il faudrait accepter de façon résignée en disant "on ne choisit pas sa famille". Ils peuvent être le lieu d'un déploiement, d'une élucidation du soi et de ses capacités. En eux, nous sommes confrontés à des expériences de soi qui sont des augmentations de soi ; ce qui rend d'autant plus douloureuses les situations qui produisent de l'incapacitant, jusqu'à la violence. Si notre temps a désacralisé la famille conçue comme un ordre sacré immuable et anhistorique qui croit épuiser la totalité de la différence hommes/femmes en l'ayant définitivement "organisée", il n'abdique pas sur l'idée que les familles et les couples peuvent être le lieu où s'apprend à s'élucider la singularité d'histoires saintes.

Au fond, ce qui est en train de disparaître, c'est une manière de sacralisation de la famille, désacralisation qui permet d'entendre en quoi la famille peut être une figure de la sainteté. Dire cela, c'est dire au fond que nous passons d'une famille conçue comme un code et centrée sur un code d'honneur vers une famille et un couple pensés comme des cadres d'interprétation avec et dans lesquels nous pouvons apprendre à élucider l'autre en nous, l'autre devant nous.

Car la question du masculin et du féminin questionne aussi l'altérité en nous-mêmes. Comme cadre d'interprétation de soi, comme cadre "herméneutique" si l'on veut utiliser des mots savants, couples et familles sont des espaces-temps qui veulent laisser une expérience de l'Infini se livrer dans notre expérience. Et c'est cela qu'il faut entendre avant de vouloir le moraliser.

De quelle expérience de l'infini est-il question ?

L'énigmatique puissance de l'Éros donnée dans la nuptialité que chante *Le Cantique des Cantiques*, le miracle de la natalité offert dans chaque naissance, la délicate essence de la relation qui se donne dans la tendresse des relations hommes/femmes, etc. Ces formes ténues de la douceur qui, loin de n'être que mièvrerie, même si elles n'ont pas la grandiloquence des débats publics, ont leur importance. Parler donc de nouvelle donne veut entendre à nouveau ce qui se cherche aujourd'hui, dans l'expression de ces différences et que l'on a tôt fait de condamner comme désordre, décadence, déviance, dans un langage global de la dépréciation. Il faut le dire, la chrétienté a fait son temps aux deux sens de l'expression. Elle l'a fait au sens où elle a construit ce temps. Mais peut-être est-elle aussi en train de disparaître. Si la chrétienté a fait son temps, il s'agit alors de nouer dans la nouvelle fraîcheur de ce qu'on pourrait appeler une post-chrétienté l'universelle annonce de la Bonne Nouvelle et l'histoire dans laquelle elle se déploie dans de nouvelles gestations. Bonne nouvelle donc que celle de la post-chrétienté. Comme la fraîcheur d'un matin de Pâques. Nous apprenons à retrouver, sous la différence "sacralisée" (la Totalité agencée des rôles sociaux qui séparent le masculin du féminin), la différence "sanctifiée" (la gloire de l'infini donnée dans le "homme et femme il les fit"). Du moins si, comme Levinas, on ne confond pas le sacré et le Saint. Dis-moi quel est ton infini (le mystère de l'origine et l'espérance d'une attente, un Alpha et un Omega précisément), je te dirai ce que tu cherches !

Nous sommes d'un temps qui, lorsqu'il pense les rapports entre l'homme et la femme, vit des déplacements qui sont parfois vécus comme des dérangements ; des déplacements qui seraient perçus comme déplacés, inquiétants alors qu'il s'agit d'être attentif au fait qu'il nous est

donné de vivre aujourd'hui autrement les joies de la nuptialité, la grandeur de la différence des sexes et des genres et de conjuguer de façon inédite l'égalité dans la différence.

Audace du titre "Hommes et femmes, nouvelle donne" : *new deal*, nouvelle donation pour ne pas dire peut-être, Bonne Nouvelle. Quel regard, quelle attention portons-nous sur la façon dont nos contemporains apprennent à élucider le mystère de la différence hommes/femmes et à en faire société, mode de vie, vie ? Qu'y a-t-il, là, qui serait de l'ordre du don, de la surabondance, dans ce que l'on présente comme une nouvelle donne ? Car, mesurons-le, l'enjeu n'est pas que sociologique, il est anthropologique, voire ontologique : qu'est-ce qui se donne de l'humain dans l'épreuve de la différence hommes/femmes si on observe qu'au-delà d'une conception abstraite de l'égalité se vit une épreuve concrète de la différence ? Il faut accepter de vivre un déplacement pour être disponible à l'Expérience d'un don, là où on vit parfois l'impression d'une perte. Cela est inconfortable, mais l'expérience d'une perte (par référence aux modèles anciens) est aussi celle d'un lâcher-prise invitant à oser le risque de ne pas savoir nécessairement où l'on va et donc à être attentif, prêt à se laisser surprendre.

Il faut savoir lire les signes des temps, nous dit le concile Vatican II. Alors que nous vivons les 50 ans du concile Vatican II, sachons être attentifs, être sensibles au monde de ce temps, à la manière dont hommes et femmes sont, dans ce temps, de ce temps. "Les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des hommes de ce temps sont aussi les joies et les espoirs, les tristesses et les angoisses des disciples du Christ, et il n'est rien de vraiment humain qui ne trouve écho dans leur cœur.", peut-on lire dans *Gaudium et Spes*, §1. Il faut dire et redire effectivement que le temps est le lieu-même où s'épèle et s'explicite dans un insubstituable parcours l'épreuve de l'égalité au risque de la différence. Cette épreuve est à chaque fois singulière, s'il s'y engage une mise en travail de l'histoire de chacun, de chacune, par laquelle on apprend à découvrir que l'existence de "tout homme est une histoire sacrée" ; qu'elle y explicite l'humain en sa différence dans la triple dimension symbolique du concret, de l'abstrait et du mystique, comme disaient les penseurs médiévaux.

La nouvelle donne de la différence hommes/femmes signale une métamorphose de cet univers symbolique qui servait à expliciter le sens et la portée de cette différence. La post-chrétienté reconfigure sur ce triple plan concret, abstrait et mystique, notre manière de penser ce qui unit l'homme et la femme sur le mode de la relation (une dynamique historique : un processus), plutôt que du rapport (une statique logique : une structure).

L'intelligence des choses concrètes s'intéresse à des expressions sensibles, parlantes, qui nous sensibilisent à des enjeux. Ainsi, notre temps est en travail et ce qui servait à faire notre temps (pour une part, l'impact des traditions religieuses en tant que phénomènes culturels) a fait son temps. Il y a donc des figures expressives, perçues comme scandaleuses, qui se manifestent aujourd'hui et qui envisagent la possibilité d'autres manières de vivre la famille, le couple, les relations hommes/femmes : l'amour libre, étrange formule, qui doit nous faire mal quand on entend à quoi elle entend s'opposer, le PACS défiant à l'égard de l'étouffoir de ce qu'ont pu être aussi les bonnes moeurs familiales, la généralisation "louche" si j'ose dire, du concubinage dans le démariage, qui dit parfois comment la force du lien veut parfois l'emporter sur la forme du contrat. Dans le même temps, les mouvements de libération des femmes, la marche des fiertés des homosexuels contre toutes les formes du mépris social, sont autant d'expressions sensibles et fortement manifestées qui disent que la relation hommes/femmes se métamorphose et invente d'autres modalités d'expression. Certes, nous changeons d'univers symbolique. On avait monumentalisé le rapport hommes/femmes dans des statuts immuables ; on apprend à comprendre que ces identités sont insubstituablement toujours des parcours.

L'intelligence des choses abstraites, qui déploie cette fois-ci des rationalisations et des modes d'argumentations, voit la parentalité, la conjugalité, le genre, mais aussi le monoparental, la famille recomposée ou l'homoparentalité comme autant de concepts qui rénovent notre pensée de la différence hommes/femmes et de son expression institutionnelle. Ces concepts tentent de connaître et d'articuler des expériences de la différence avec une nouvelle intelligence des liens, envisagée de façon moins essentialisée et plus relationnelle. Discussion et argumentation qui cherchent à convaincre rationnellement (sociologie de la famille et études des genres, psychologie du lien et de l'attachement, anthropologie du masculin et du féminin) qu'il est possible et légitime de penser la différence autrement qu'à partir de l'opposition logique du même

et de l'autre. À cela s'ajoute une rénovation théorique liée à l'usage social des sciences sociales qui remet en cause la vieille idée de la neutralité axiologique attachée aux sciences humaines. Aujourd'hui, l'expertise en humanité se veut appuyée sur des enquêtes, sur des connaissances "scientifiques", mais souvent contradictoires. Les sciences humaines et sociales portent désormais la responsabilité d'explicitier ce qu'est l'ordre symbolique conjugal et familial, responsabilité qui incombait naguère à l'autorité des traditions religieuses et politiques.

L'intelligence des choses mystiques forge, quant à elle, des catégories qui permettent de célébrer et d'orienter ce qui, dans l'expérience de la différence hommes/femmes, donne à entendre cette dimension du don, plus vaste que soi, et qui explique que les Églises considèrent qu'elles ont quelque chose à dire et à célébrer de la différence hommes/femmes. Mystique car, comme dit le prophète Jérémie : "Qui peut sonder le coeur de l'homme ?" Mystique pour dire le mystère de cette différence qui fait qu'au-delà de la hantise de la féminité pour l'homme ou de la virilité pour la femme, se trouve la recherche de l'autre qui se donne plus vaste encore que l'autre que l'on désire, et c'est cela l'Amour. Or, certaines de ces catégories ont vieilli : notamment le concept de nature qu'utilise le magistère romain. La contestation de la nature et de son compère, la contre-nature, ou des catégories logiques du "même" et de l'"autre" utilisées pour définir la différence hommes/femmes comme des essences immuables et substantielles parce qu'étant "naturelles" les révèle comme difficiles à habiter (on n'habite pas la Nature, la Vie, etc.), invitant à de nouvelles expressions. Cette contestation substitue à l'"essence" non pas le relatif du "construit", mais l'idée d'une nécessité d'avoir à épeler à nouveau l'articulation de la différence et de la similitude comme relevant d'une histoire, d'un parcours de la reconnaissance apprenant à célébrer la gloire de l'Infini dans nos histoires. Entre le Dogme et l'Histoire, pour reprendre les catégories de Maurice Blondel qui initia, il y a plus d'un siècle, ce qui deviendra les Semaines sociales, il n'y a pas à choisir, mais il y a une tension à habiter. Or, il est vrai, nous changeons d'univers symbolique. La manière d'articuler ces trois dimensions du concret, de l'abstrait et du mystique se métamorphose. Nous avons quitté la chrétienté qui sacralisait/sacramentalisait le couple et la famille et qui, contre l'ordre féodal, défendit le mariage d'amour (et c'était aussi un combat et c'était aussi une victoire). Nous avons vécu la modernité émancipatrice qui a pensé le couple et la famille dans le langage du droit et dans le creuset de l'idée de la citoyenneté (le divorce, conquête de la Révolution ; la naissance dans le monde ouvrier du travail salarié féminin ; le rôle reconnu aux femmes après la première guerre mondiale). Nous voyons déferler un néolibéralisme qui réduit les relations à des transactions, qui pense les liens essentiellement comme des intérêts marchands et l'individu comme un atome cherchant à maximiser son intérêt dans la revendication de ses "droits à...". Ce néolibéralisme enferme la subtile fragilité des relations dans la caricature de rapports fonctionnels. Face à cela, que dire, que proposer ? C'est dans cette dernière situation que se déploie aujourd'hui la différence hommes/femmes qu'il s'agit d'apprendre à re-symboliser pour en dire avec justesse toute l'épaisseur créatrice et vivante. C'est dans la modernité tardive où déferle une marchandisation de l'existence et de l'intime que l'on attend que s'élabore une nouvelle manière de faire monde dans la conjugaison de la différence avec l'égalité. Si déjà, dans la première moitié du XIXe siècle, Tocqueville observait que la démocratie était dans l'égalité des conditions hommes/femmes comme une "ambiance", notre tâche à nous est de découvrir que cette égalité n'est pas seulement une ambiance, mais aussi un ensemble de pratiques mises en oeuvre concrètement. La nouvelle donne hommes/femmes se présente comme en travail : à la fois signe d'une disparition de leurs rôles envisagés comme des identités statufiées et signe d'un monde en gestation où leurs rôles et relations relèvent d'identités négociées. L'égalité dans la différence n'est pas pour nous un problème résolu ; c'est une tâche non pas humanitaire mais d'humanisation. Aussi, dans notre contexte néo-libéral marqué par un individualisme exacerbé, ce n'est pas un hasard si l'enjeu des débats se situe en profondeur sur la relation entre l'homme et la femme. Cette relation touche le fondement du social ; elle n'est pas simplement une adaptation à des changements superficiels. La différence hommes/femmes est une différence originaire en plus d'être originale. Aussi, peut-être que l'individualisme – qui a été une conquête, mais qui se caricature en atomisme social lorsque l'égalité dérive en égalisation et que la relation se réduit à des rapports – n'a pas assez pensé l'individu. Peut-être qu'au commencement il n'y a pas l'intérêt individuel, mais la relation. Sans doute que la délicate essence du social (lequel n'est pas qu'affaire de structures) donnée dans le familial et le conjugal s'élabore et s'épèle dans

l'expression reconnue des différences des sexes, des âges, des désirs et que le plus petit atome du social n'est pas l'intérêt privé, le bénéfice, mais la relation, le lien, le bénéfique. Ainsi, au commencement est la relation, au commencement est le Verbe. Le couple exprime cette dimension de la relation, là où le mot "copule" en logique en dit le rapport formel. Il s'ensuit un double déplacement qui invite à occuper une situation médiane. Et ce n'est pas facile !

Tout d'abord, le déplacement à l'égard de ce qu'on pourrait appeler une *conception essentialisée des genres*, de l'homme et de la femme et des liens qui les organisent. Une conception essentialisée qui "naturalise" le couple et la famille. Qui dit naturalisation suggère qu'il y aurait donc un ordre "naturel" qui serait un ordre pour les sujets, un ordre qui assignerait le sujet à des rôles déterminés par la nature. Ces rôles auraient depuis toujours et pour toujours défini ce que doit être un homme, ce que doit être une femme, leurs identités étant des essences, des identités de nature (il est dans la nature de la femme de faire des enfants et il serait dans la nature de l'homme d'être protecteur et d'avoir une certaine autorité). Cette conception revient à naturaliser le couple et la famille, au double sens de la naturalisation : se référer à un ordre des choses intangible – la nature ferait bien les choses – et c'est encore un lien avec le rhinocéros et le hérisson dont on vient de parler, puisque naturaliser c'est taxidermiser, c'est une manière d' "empailler" nos conceptions de la famille.

Comme si le couple devait rester figé pour toujours dans une naturalisation des rôles qui sert de caution à une conception autoritaire de la place et du statut de chacun et justifie des rapports de domination jupe et pantalon, comme disait Gaston Bachelard.

Le second déplacement est relatif à la *conception constructiviste du masculin et du féminin* selon laquelle les identités masculines ou féminines seraient essentiellement des constructions sociales, une chambre d'enregistrement d'habitudes, de formes de pratiques qui viseraient à exercer le contrôle d'un sexe (le féminin) par l'autre en vue d'une surveillance de la fécondité et du maintien de l'ordre du monde. Une conception dénoncée par l'anthropologie ainsi que le rappelle Françoise Héritier-Augé (valence différentielle des sexes) tout autant que par la sociologie qui pointe dans les pratiques sociales des usages qui pérennisent des formes de la domination masculine (Bourdieu); et aujourd'hui, par les théories du genre qui découvrent que masculin et féminin sont surdéterminés lorsqu'ils sont présentés comme naturels. Mais le risque de ce discours de l'émancipation est de finir par annuler toute position robuste d'une différence des sexes parce que celle-ci est perçue, a priori, comme une forme masquée de la domination ou de l'autorité. Si nous vivons un moment important qui explicite ce que peut être l'égalité des sexes, la difficulté est de parvenir à ne pas réduire l'égalité à de l'égalisation ; à ne pas enfermer la question de l'égalité des conditions dans une allergie à la différence. Le défi est de rendre compatibles la différence avec la similitude. Si l'égalité est, et doit être, une conquête sociale, juridique et politique, comment ne pas la confondre avec l'identité égalisante. L'égalité d'un couple homosexuel et d'un couple hétérosexuel ne peut faire oublier que les deux diffèrent et ne vivent pas la même expérience de l'altérité interne. Cette question invite à voir combien couple et famille se déploient alors sur un fond d'opacité irréductible – la chair de la différence qui est une différence dans la chair – que la tradition biblique formule dans l'énigmatique "l'os de mes os, la chair de ma chair" (Gn 2.23).

Parler de nouvelle donne, c'est dire que la réflexion sur l'homme et la femme invite à se situer plus en profondeur, au-delà de l'opposition qui dirait, soit que cette différence est de l'ordre de la nature avec toute l'ambiguïté attachée à ce mot nature, soit qu'elle serait de l'ordre de l'histoire, c'est-à-dire relative à des contextes, des situations culturelles, et qu'il n'y aurait là rien d'universel à y chercher, à y célébrer et à y vivre. L'altérité engagée dans la différence hommes/femmes s'explicite dans l'expérience/épreuve d'un parcours historique : elle n'est pas un rapport entre des positions fixes, mais une relation qui apprend à expliciter et préciser ce qu'elle engage en soi et pour l'autre. Ce que le texte biblique symbolise, c'est qu'on en a peut-être jamais fini de comprendre et d'épeler ce mystère de la différence des sexes qui fait que l'humanité, pour être une, a besoin de se déployer dans une différence. Car c'est bien un mystère pour l'humanité qu'il y ait du même dans l'autre ; qu'il y ait de la similitude, non pas *malgré* la différence, mais *dans* la différence.

Au fond, l'unité de l'humanité n'est pas une uniformité, cette unité n'est pas une donnée de la nature, mais une tâche qu'il s'agit d'apprendre à honorer.

Pourquoi le célébrer, s'en réjouir ? Le célébrer avant de le normaliser et de le contrôler ? Sans doute, ce que le christianisme a à dire, c'est d'épeler plus avant ce qu'il entend par l'épreuve de

la différence dans l'incarnation (faire une seule chair alors qu'il y a pluralité des corps). Parler de célébration, c'est insister sur la force de l'expression symbolique qui cherche à tracer les signes pour dire, avec le plus de justesse, ce qui travaille le coeur de l'homme en secret, pour dépasser les tristesses, les humiliations, les injustices. L'enjeu est de donner toute son épaisseur à la joie et la grandeur d'être humain sur la Terre dans la pluralité de ses expressions irréductibles, d'approfondir le sens insubstituable du singulier et de la différence comme le lieu où se révèle l'universel.

Du pacte sous le contrat

Ce que le christianisme a à dire de la différence hommes/femmes témoigne d'une espérance. Il affirme avec force que l'horizon d'attente du conjugal et du familial est de rendre la différence compatible avec la similitude. Et on n'a peut-être jamais fini d'apprendre à élucider et à conjuguer ensemble la différence et la similitude hommes/femmes. Dire cela amène à deux idées : cette élucidation se déploie dans un parcours, dans une histoire ; je reprends ici l'idée du "voyage" qu'évoquaient Marc et Florence, et en même temps cette histoire est une histoire du parcours de la reconnaissance.

Kierkegaard, cet éternel fiancé, disait en encourageant ceux qui ne pouvaient pas voyager dans l'espace : "Si tu ne peux voyager, marie-toi." Il invitait par conséquent à déployer par le temps ce qu'on ne peut pas toujours déployer dans l'espace. Cette formule est intéressante parce que, finalement, elle rappelle que l'expérience de la nuptialité est une modalité du temps traversé ensemble. Parler du temps traversé ensemble, c'est dire que la totalité de l'expérience des relations hommes/femmes n'est pas épuisée dans la formalisation contractuelle. Sous le formalisme du contrat, il y a à la fois la vitalité éthique des relations et la force spirituelle d'un pacte de confiance ; bref, l'égalité est de l'ordre du droit, la différence est d'ordre anthropologique et symbolique. Aussi, on peut dire que, dans la différence hommes/femmes, ce qui s'engage n'est pas seulement le jeu de la liberté qui *contracte*, mais de la liberté qui *pactise*. Se reconnaître dans un parcours, c'est faire alors une épreuve du temps traversé, qui se débarrasse du superflu. Il s'agit de se débarrasser d'une lecture abstraite, parce que seulement décrétée, de l'égalité. C'est vrai dans la vie conjugale, cela ne l'est pas moins dans le monde de l'entreprise. Dans le temps traversé, il s'agit de donner l'épaisseur d'une histoire à ce qui se formalise dans le langage du contrat. Le risque est évidemment que la judiciarisation arase cette épaisseur.

Kierkegaard nous le redit : "Ce n'est pas le chemin qui est difficile, c'est le difficile qui est le chemin." C'est dire que l'épreuve de la différence hommes/femmes est une épreuve du temps. Mais qu'on ne se méprenne pas sur ce que veut dire ici épreuve. Épreuve non pas au sens maladif du "jouir de ce qui ferait souffrir", mais épreuve au sens d'un crible. Elle est une épreuve de soi où on apprend à approfondir ce à quoi on aspire en allant plus loin que les images toutes faites de soi et de l'autre, stéréotypées, faciles finalement parce que factices.

Ce n'est pas là être vaincu ou humilié, mais traverser toute l'épaisseur des relations. De leur dimension de pulsion, de désir, d'envie, d'appétit, de motivation, de valeur, pour trouver l'autre par delà les figures de lui qui l'altèrent et c'est peut être à sa façon le sens que peut avoir l'expérience particulière de la promesse : traverser ensemble le temps. C'est une philosophe, une femme, Hanna Arendt, qui le souligne. Pour définir la promesse, elle dit qu'il s'agit d'un "îlot de certitude dans un océan d'incertitude". Oser promettre, ce n'est pas faire l'impasse sur le temps, mais ouvrir le temps sur le prometteur des possibles. La promesse n'est pas une assurance tout risque, mais la mesure que le temps est bien le lieu d'un devenir et d'une aventure. Dire ceci, c'est oser parler d'engagement durable alors qu'on nous promet 82 ans d'espérance de vie. Mais l'engagement durable ne se cramponne pas à la fidélité comme une incitation à la fidélisation au sens où on parle de programmes de fidélisation. Pas plus qu'elle ne se cramponne sur une pieuse et abstraite habitude (au fond, on peut être fidèle dans la familiarité des habitudes en commun). Ce dont il est question, c'est de réveiller, dans la relation, sous la routinisation, la possibilité de la fraîcheur d'une rencontre, une rencontre qui a une vertu d'origine.

Cela ouvre alors à deux dimensions : la durée et la fidélité. La promesse serait alors le plus haut usage que l'on pourrait faire de la liberté. Aller au delà du contrat, en particulier du contrat de mariage, qui garantit des droits, et voir que le juridique n'englobe pas la totalité de l'expérience des relations humaines. Il se livre dans le pacte de confiance quelque chose qui

résiste à la contractualité et qui revendique de l'authenticité (comme on disait de l'amour libre par opposition à la contractualité qui enchaîne, enserre). Cette attente d'authenticité n'est pas naïve, elle n'est pas simplement l'idéalisation de la sincérité (*sine cera* – sans cire –, qui croit à une totale transparence), mais elle met l'accent sur l'idée que le soi apprend à épeler et expliciter d'un côté l'égalité, qui est de l'ordre du droit, et de l'autre la différence qui est de l'ordre du symbolique.

Ce n'est pas suffisant. Traverser le temps est aussi un parcours de la reconnaissance. C'est dire que la différence hommes/femmes dans l'égalité ne peut pas relever uniquement de procédures, mais qu'elle est un processus, un parcours. Nous avons parfois, dans l'Église aussi, une vision caricaturale de ce qui se joue dans ce parcours de la reconnaissance. Nous pouvons aussi avoir une vision caricaturale du don et du conflit. La lutte pour la reconnaissance n'est pas seulement une guerre de position entre les sexes mais elle se déploie dans une histoire. On pourrait le dire de cette manière : pour faire une histoire, on fait des histoires. Un tel parcours alors se déploie comme un processus dans une double tension, un double mouvement. Apprendre – j'emprunte cette formule à un sociologue, Philippe Chanial – d'un côté à se donner sans se sacrifier, et de l'autre, à s'opposer sans se massacrer.

Se donner sans se sacrifier

Il s'agit de retrouver la joie du don sous le devoir du sacrifice. Il est en effet difficile d'accepter qu'il peut y avoir une expérience généreuse qui, loin d'être privation, augmente les acteurs. Car trop souvent on pose que le seul modèle du don, caricatural, serait l'abnégation et la disparition de soi devant le désir de l'autre. Se donner sans se sacrifier dénonce autant l'asymétrie du sacrifice de soi que la réduction de l'échange mutuel à une symétrie donnant-donnant.

On sort de la culture traditionnelle qui assimile l'offrande à un rituel de dissolution de soi (la mère qui se sacrifie pour ses enfants). Mais on se déprend tout autant de cette valorisation individualiste d'une égalité qui appréhende la relation de façon comptable et qui pense le respect de l'autre comme uniquement une manière d'honorer ses droits, de faire droit à ses droits. Il s'agit donc, dans le don, de ne pas sacrifier la différence au nom de l'égalité. Difficile pour l'Église de penser le don dans d'autres termes que ceux du sacrifice lorsqu'elle a encouragé à un moment donné l'ordre familial et conjugal à partir du sacrifice de soi au nom de l'ordre sacré de la famille.

S'opposer sans se massacrer

Il s'agit de découvrir que lorsque l'ordre traditionnel des relations conjugales et familiales est bouleversé, les places ont à reconquérir une explicitation de leur signification. C'est ici que la question de la lutte pour la reconnaissance a son importance. La reconnaissance de ma valeur comme sujet contre les humiliations subtiles de la vie familiale, conjugale ou professionnelle. La reconnaissance de mes droits contre la négation de soi comme sujet de droit si on pense au harcèlement sexuel ou au viol conjugal ; la reconnaissance de ma dignité sociale contre les formes du mépris et de stigmatisation qu'ont pu connaître les homosexuels. À partir de là, penser la différence hommes/femmes engage une manière d'inventer l'égalité dans la différence. La conjugalité, la famille sont un laboratoire, le laboratoire de la coopération sociale ordinaire, une école des capacités et des capabilités qui se déploie dans le temps. Un lieu où l'on peut apprendre à conjuguer la différence sur fond de similitude. Comment faire ? Sommairement, on peut faire cinq propositions concrètes.

Tout d'abord, apprendre à *célébrer avant de moraliser*.

Je trouve toujours extraordinaire, plutôt que je ne m'en alarme, que des femmes et des hommes, vivant ensemble avant d'être mariés – ce qu'on raille parfois en disant qu'ils auraient fait "Pâques avant les Rameaux" –, ayant expérimenté l'amour avant de l'avoir célébré, fassent la démarche de se demander en mariage ou viennent solliciter le baptême de leurs enfants. Ils ont expérimenté dans leur

histoire la grandeur authentique de l'amour, ils ont constaté que quelque chose se passe dans leur vie et ils ont envie de la célébrer. Je préfère admirer cette démarche que la déplorer ! On doit se rendre attentif à la grandeur et à l'authenticité de ce geste qui suppose un déplacement par la reconnaissance d'une gratitude dans son histoire : célébrer du plus vaste que

soi en soi. Il y a là une tâche que beaucoup font : aider à prendre la mesure de l'épaisseur humaine et spirituelle d'un tel déplacement.

Repenser le rapport au temps.

Nos vies sont extrêmement soumises à des activités temporelles très coordonnées - l'enchaînement des activités, le partage des tâches, le temps scolaire et extrascolaire. Au point que nos vies sont segmentées, pour ne pas dire parfois disloquées. Un des enjeux est de retrouver des espaces et des temps qui redonnent à la vitalité relationnelle sa place, afin que la famille et la vie conjugale puissent continuer de se déployer dans ses formes de coopérations sociales ordinaires. Comment faire en sorte que la coordination (le planning) ne soit pas la caricature de la coopération, mais bien un moyen au service de celle-ci ? Il ne suffit pas seulement de coordonner un planning, mais de permettre des espaces de coopération que le philosophe Hartmut Rosa appellerait des "îlots de décélération" où il soit possible de ré-habiter la temporalité, au gré des échanges et des transactions vives et non de la rentabilité, de l'efficacité. Vacances, temps de repas, anniversaire, profiter de ces temps familiaux pour qu'ils soient lieux de partage et d'écoute. Plus de liens mais moins de biens, tel est l'enjeu.

S'interroger sur la marchandisation du lien.

Il existe aujourd'hui de multiples pratiques sur internet, comme le *speed dating* ou Meetic, qui sont précisément le contraire de notre "îlot de décélération". Ces sites de rencontres nous interrogent sur notre rapport au "lien". Nous assistons à des marchandisations possibles du lien, une marchandisation de l'intime qui correspond pourtant à des besoins et à des attentes. La question est alors : comment accompagner nos contemporains qui font ainsi l'expérience de la solitude, de la difficulté à créer du lien, comment accompagner la solitude dans le cadre général d'une société marquée par l'atomisation des relations ?

Replacer le conflit dans sa vraie dimension.

Le conflit n'est pas seulement un échec de la relation humaine, conjugale ou parentale, mais un moment constituant de cette dernière. On peut alors envisager le conflit non pas comme une exigence d'avoir "autant que...", mais comme une modalité d'être, qui tient au fait que s'y engagent deux existences qui attendent d'être reconnues en leurs libertés et leurs projets. On voit alors qu'il est vain de rêver l'absence de conflit, d'idéaliser la relation intersubjective comme si, dans l'altérité, il n'y avait pas, du fait de l'autre, des altérations communicationnelles possibles. Dans la conflictualité ordinaire se déploie un jeu d'interactions qui rappelle que le couple en soi, et le couple dans la famille sont un processus relationnel évolutif. Il est une histoire et, pour ce faire, il a besoin de faire des histoires.

Arrêter de se focaliser sur l'arbre qui cache la forêt,

dans des querelles d'experts en sciences humaines sur l'homoparentalité ou le couple homosexuel. Car, en se focalisant ainsi sur ces sujets sur le mode du spectaculaire, on masque les innombrables lieux de grandes inégalités et de souffrances. On pense à la famille monoparentale constituée essentiellement de femmes, en grande précarité, élevant seules leurs enfants dans une société où le paradigme néolibéral dominant a besoin de ces précarisations du lien pour faire accepter des situations inacceptables (flexibilité du temps de travail, démantèlement des liens sociaux des personnes seules) ; inégalité des salaires et des carrières professionnelles entre hommes et femmes. La différence hommes et femmes engage, pour s'explicitier et se vivre, une modalité du temps traversé ensemble. Il s'agit pour nous d'apprendre à quitter une conception figée des identités pour découvrir qu'elles sont une histoire ; dans la différence. Il s'agit d'apprendre à épeler la Gloire de l'Infini qui habite l'homme et la femme. De la sorte, vivre la différence hommes/femmes dans le couple et la famille, dans la radicalité de l'attente d'égalité et dans la radicalité d'une non moins grande reconnaissance d'une différence, est une tâche. Vivre la différence homme et femme dans l'égalité n'est pas une terre conquise ; ce peut être, je l'espère, une Terre Promise.